

Ganneries du 15 Septembre 1941.-

par El Moudali SAFIR

320

Qui, je sais. Il y a un Gidé agressif, tout hérissé de provocants préceptes, et contre qui s'insurgent nombre de bonnes âmes européennes, qui le haranguent, qui le corrigent, qui l'exilent avec indignation - Ce Gidé là, immeraliste, dissolvant, alcoolique, il serait bien inopportun de l'évoquer ici. Il gardera sa place, sans doute, dans l'humanisme national, traditionnellement ouvert à tous les vents de l'esprit. Mais ce n'est pas l'homme qu'il faut à notre époque, à nos besoins, à nos détresses, à notre volonté de vaincre, en nous et en dehors de nous, les démons qui nous habitent et les difficultés qui nous assiégent. Oublions-le, avec nos laxés, nos insouciances, nos erreurs d'autrefois que nous avons si chèrement payés.

Et puis il y a, heureusement, d'autres Gidé.

Il y a le Gidé orientaliste qui nous occupe ce soir, qui s'est fait le pèlerin inassouvi de nos rivages lumineux et de nos horizons nus et qui, ses 70 ans passés, hier à peine, s'interrogeait sur les raisons de sa ferveur et répondait avec reconnaissance:

"Pourquoi l'Afrique m'a-t-elle de tout temps attiré? se demande-t-il, dans la revue "Fontaine" du mois de Mars dernier. Sans doute, en raison de tout l'incendu qu'elle recèle.... Dès que je pus partir, c'est vers l'Afrique que me dirigea mon désir.... Et le premier contact avec le monde musulman fut si prenant, l'inspiration des oasis et du désert si envoiesante, que par la suite, à l'année en attendant, je cédais à l'impérieux besoin de me ressourcer à leur charme."

Il ne fut pas le seul.

Depuis le romantisme, l'Orient n'avait cessé d'exercer son prestige sur les âmes. Mais, alors que dans la 1ère moitié du 19ème siècle, avec Chateaubriand, Victor Hugo, Balzac et jusqu'à Freytag il ne reste qu'un délatant spectacle extérieur et qu'un prétexte, parfois lointain, à d'incensés paysages exotiques de tous enseignés, à d'indites fantaisies musicales ou poétiques, à de moyennageuses légendes, il apparaît, avec des artistes tels que Pierre Loti, Etienne BINE, Isabelle Eberhardt, comme le rêve attendrissant, l'occasion bienvenue ou le modèle définitif d'une existence différente et calme, faite de douceur, de simplicité, de dévotion. C'est qu'entre temps, les pays mystérieux de l'Islem, quelques-uns, comme l'Algérie, la Tunisie, se sont accoués de la pénétration française. Alors, l'insaisissable féerie

.....

que ses contemplateurs, éblouis et méfiants, observaient du dehors, à distance, s'ouvre plus largement pour eux et ne refuse rien à leur avidité.

Ils y entrent avec joie, s'y baignent avec délices, alimentent leurs âmes de songes nostalgiques, s'abandonnent au rythme dont se berc la vie des personnages nouveaux que leur amour va révéler au monde. Finais les regards admiratifs, mais lointains, sur les paysages et sur les feules !

Béernaïs, en est irrésistiblement attiré, retenu, attaché; on est même, quelquefois, à jamais conquête et conquis. Ainsi, l'orientalisme prend un nouvel aspect, et, pour oser répéter une formule connue, de pittoresque, il devient intime.

Nombre de Français se trouvent alors, plus que jamais, ensorcelés par des rêves et des images de l'Orient. Si bien, que l'un des écrivains les plus "européens" à sa terre et à sa tradition occidentale Maurice BARRÈS, on arrive lui aussi à se faire un serment, qu'il tiendra :

"Je ne refuse à mourir, se promet-il, avant de ne soumettre aux cités-reines de l'Orient".

Intéressés par l'Inde et par l'Égypte, mais séduits, au plus haut point, par la Turquie et par la Perse, enthousiastes d'Ômar Khayyam, de Saadi ^{de} et Hafis, la plupart de ces artistes et de ces voyageurs donnent, naturellement, ce rêve oriental comme un repos, comme une façon de renouer à une vie décevante et de se préparer à accueillir la mort avec quelque douceur, quelque impassibilité faite de sagesse et de résignation. Et ils se plaisent, par exemple, à évoquer les normes et plaintives existences des héroïnes désenchantées, à rythmer de leurs soupirs l'émeuvant adieu de Djemane .

"O mon pays, si beau dans ta pauvreté du soir,
"j'ai clos mes yeux, pour emporter, dans l'autre vie, ta vision",
à rêver du doux sommeil d'Asiyade dans le poétique cimetière d'Byyab.
Parlant d'eux, Albert Thibaudet dira : " Ils ne trouvent pas dans l'Orient, une raison de vivre, mais une manière de mourir".

X

X

X

secret. C'est une parole du divin "Ceran" qu'il met en exergue aux "Nourritures terrestres" ;

"Voici les fruits dont nous nous sommes nourris sur la "terre".

C'est à un vers de Hafiz qu'il a recours pour clamer sa joie de retrouver du goût à l'existence :

" Mon paresseux bonheur, qui longtemps sommeilla, s'éveille "

Et il rêve tout haut de villes prestigieuses, de "villages sur les mers amées", de jardins à Bessoul, de fêtes embrasées à Chiraz, de magiques caravanes en partance. Alors, un désir délirant le possède et il s'écrie : "Ah ! partir ! que ne puis-je partir !

Il s'en va.

Et son voyage le mène, non pas vers cet Orient proche Asiatique dont il conservera toujours la nostalgie, un Orient entrevu à travers les deux poètes de Perse, alangui, parfumé, chantant, féminin pour tout dire, mais vers un autre Orient, plus assouilli, plus épre, plus mâle en un mot, qui satisfera ses désirs et éteindra ses soifs. Cet orient viril et vivifiant, c'est notre Afrique du Nord.

André GIDE y arrive en compagnie de son ami, le peintre Paul Laurans. Il est encore tout replié sur lui-même, tout "engoncé" dans d'anciennes habitudes bourgeoises, dans un puritanisme de huguenot intransigent, dans une vieille morale qui "ne vaut que pour l'hiver". Au surplus, il est profondément écha, puisque la femme qu'il aime et qu'il désire épouser vient de refuser sa main. Déprimé, malade, il a besoin d'un climat chaud. Il débarque à Tunis, se dirige sur Biskra, se promène sous le soleil et sous les palmes, s'aperçoit, soudain, qu'un grand miracle s'est accompli en lui et qu'il éprouve, seulement, la sensation de naître :

"Il me semblait que pour la première fois je vivais,
"que je sortais de la vallée de l'ombre de la mort, que je naissais
"à la vraie vie. Oui, j'entrais dans une existence nouvelle, toute
"d'accueil et d'abandon.
"..... J'entendais, je voyais, je respirais comme jamais je n'a-

.....

"n'avais fait jusqu'alors, et tandis que sens, parfums,
"couleurs, profusaient en moi, s'épousaient, je sentais mon
"oeur désœuvré, sauglotant de reconnaissance, fondre en
"adération pour un Apollon inconnu".

Il rentre en France avec, au coeur, un secret de
ressuscité qu'il va confier au monde dans une lyrique explosion de
joie. Il déteste maintenant, tout ce qui est modération, contrainte,
tâcheur, car il a découvert la vie des sens, le haut prix de l'instant
la valeur inestimable d'une existence pathétique. Et il reste fidèle
à son ivresse puisqu'il retourne très souvent encore dans le pays qui
sut, ^{ah!} avec quelle éléquence, lui enseigner la ferveur.

Ses yeux se faisant de jour en jour plus attentifs,
son amour plus large, son esprit plus pénétrant, il réussit, mieux
que quiconque, à comprendre de quoi est composé le sortilège de son
Afrique de prédilection. C'est qu'il est si curieux, et de quelle fré-
missante et nostalgique curiosité! Il ne se contente pas de promener,
sur les êtres et sur les choses, ses regards, ses désirs, ses pensées.
A leur vie, il veut mêler intimement la sienne, il veut être tout près
d'eux, devenir eux:

"Je voudrais avoir assez faim, quelque jour,
"pour désirer manger de ces pois chiches - une pleine poi-
"gnée que le marchand prêterait à même, dans la jatte,
"et verserait dans un cornet de papier couleur paille,
"que la saumure traherait.

"Avoir assez soif pour boire au goulot de
"l'urne de cuivre que cette femme, dont je ne puis voir le
"visage, tient sur sa hanche et vers sa lèvre inclinerait.
"..... fatigué, dans cette échoppe, attendre le soir,
"et n'être, parmi ceux que le soir y rassemble, indistinct,
"qu'un parmi quelques-uns, simplement.

"Oh! savoir quand cette épaisse porte noire, de-
"vant cet Arabe, ouvrira, ce qui l'accueillera derrière...

"Je voudrais être cet Arabe, et que ce qui l'at-
"tend m'attendit".

Au cours de ses fréquents pèlerinages, sa sympathie se pose sur le Sahel "aux herbes seuses", sur Alger, "tremblante d'amour", sur Blida, "petite rose", et sur toutes ces oasis du sud, aux noms ensevelis, au charme incomparable: Sila. Bou-Safsa. Biskra. El-Kantara. Ce qui donne infiniment de prix à son amour, c'est qu'il le dit directement et simplement. Observateur plus que rêveur, il pense - et il le prouve - que la terre d'Afrique porte en elle suffisamment de poésie, pour qu'en puisse, la décrivant, se dispenser de comparaisons pittoresques ou de métaphores recherchées. - Lorsqu'il en risque quelques-unes, elles sont pleines, dans leur sobriété, de résonnance intérieure. Le Sahara stérile et désolé, où la vie lui apparaît comme une "efflorescence de la vie sur la mort", lui inspire les plus belles. Ainsi, c'est le désert qui exhale sa monotone plainte par la voix de la flûte que le berger anime.

"Petite flûte à quatre trous, par quoi l'ennui du désert se raconte, je te compare à ce pays et reste à l'écouter t'ébruiter sans arrêt dans le soir".

Et c'est le même désert qui rêve dans l'éclatant mirage:

"Sous la lumière immodérée le mirage à présent s'amplifie. "Caux vives, jardins profonds, palais, c'est, devant l'inexistante réalité, comme un peite dénué, le désert impuissant qui rêve".

Le reste du temps, André GIDE s'en tient plus volontiers, à l'expression dépouillée, mais juste, de sensations, de notations, de réalités fugitives - Comme dans ce tableau du soir qui tombe avec lenteur sur l'oasis d'El Kantara:

"Au retour le soleil se couchait; nous nous sommes arrêtés devant la porte d'un café maure, l'heure du Ramadan passée. Dans la cour, près de nous, des chameaux en rut, se battaient. Un gardien criait après eux. Les troupeaux de chèvres rentrèrent.

"De toutes les maisons de terre grise, une tenue vapeur menue, une fumée bleue qui bientôt enveloppe, s'éloigne toute l'oasis. Le ciel, à l'occident, était d'un bleu très pur, si transparent qu'il semblait encore plein de lumière. Ce silence devint admirable; on n'y pouvait imaginer aucun chant. Je sentais que j'aimais ce pays plus qu'aucun autre pays, peut-être

La poésie surgit-elle-même, spontanée, discrète; elle naît du simple et merveilleux réel qui s'offre aux sens, ainsi que d'une constante et toujours lucide ferveur. Le lyrique jaillit alors, éperduement, dans un farouche cri d'amour:

"Après terre; terre sans bonté, sans douceur, terre de passion, de ferveur; terre aimée des prophètes, ah, douloureux désert, "désert de gloire, je t'ai passionnément aimé".

Ou bien, plus tendre, il se répand en larmes d'ivresse, dans la blancheur et le parfum d'un clair de lune à Biskra:

"là, parmi tant d'indistinctes blancheurs, parmi tant d'ombres, ombre moi-même, ivre sans avoir bu, amoureux sans objet, "j'ai marché, me laissant tantôt caresser par la lune, tantôt par l'ombre, y cachant pleins de larmes mes yeux, et l'ain de nuit, et "souhaitent y disparaître".

Pourtant, dans l'ombre chaude de l'Afrique, le poète d'Amynas n'aura pas écouté qu'un éloquent message de vie et de ferveur. L'Orient de la légende, un Orient bacolique, immobile, reposant riche de vie intérieure, lui offre plus d'une fois, pour apaiser sa fièvre, le souverain bienfait de son silence, de sa tranquillité, de son oubli:

"Qu'ai-je voulu jusqu'à ce jour ? se demande-t-il.
"Pourquoi peinais-je? - Oh! je suis maintenant, hors du temps, le "jardin où le temps se repose. Pays clos, tranquille, Arcadie!....
"J'ai trouvé le lieu du repos."

Voilà comme André Gide chantait ses découvertes au temps lointain de sa jeunesse. Il ne chante plus maintenant, avec cet accent, cette ferveur. Le soir est tombé sur sa vie et seuls, le sollicitent, en apparence, les discussions d'idées, les problèmes de littérature, qu'il examine avec cette étonnante sincérité qui fut toujours sa loi. Mais il ne renie rien de son fidèle amour. Dans les heures mauvaises que nous traversons tous, c'est encore dans notre Afrique du Nord, qu'il trouve des éléments à sa foi, des raisons à sa confiance dans le dessein de la Patrie. C'est ainsi qu'il écrit dans le numéro de Mars 1941 de la Revue "Fontaine":

"C'est bien sué si pourquoi, vers la fin de ma vie, et "durant cette année tragique, me touche si particulièrement tout ce "qui vient de cette autre France, et que je souris avec tant de joie "à ce bel éveil de jeunesse, de l'est à l'Ouest de notre Afrique du "Nord, si ardente, si préservée, et sur qui nous fondons tant d'es-"poirs".

Soyez remercié, André Gide, d'avoir permis ce soir, à un jeune musulman de cette Afrique du Nord que vous aimez, de communiquer avec vous dans cette foi, profonde et pure; soyez remercié surtout, d'avoir fait, qu'à son tour, à votre suite, il puisse dire tout haut son espoir, pour la France, en la

France.